

LA DERNIERE RESSOURCE DE MADAME DE POLIGNAC;

OU

DIALOGUE entre cette Dame, son Confesseur, un Médecin Anglais, et un Baron Suisse.

Madame de Polignac :

Approchez, mes amis, enfin l'heure est venue,
Qu'il faut que ma douleur éclate à votre vue.

Je vous ai rassemblés pour vous demander vos conseils. Vous voyez dans quel état la fortune m'a réduite ; je suis devenue la fable et le rebut de l'Europe. Recherchée n'aguères par-tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans la plus brillante cour du monde, je suis maintenant errante et fugitive, sans patrie, sans existence, sans asyle ; ils sont passés ces jours de gloire ! Et le souvenir de ma félicité est un nouveau supplice pour moi. Dans cette cruelle position, que résoudre ? que faire ? puis-je me flatter que l'infortune m'a laissé

quelques amis ? Si cette consolation m'est encore permise, parlez, et que chacun de vous m'indique le remede qu'il croira le plus propre à finir mes malheurs, ou du moins à les adoucir. Commencez, mon cher abbé.

Le Confesseur. Que voulez-vous que je vous dise, madame ? Vous m'avez pris pour votre confesseur, parce qu'il en faut un. C'étoit pour moi un titre vain. Les femmes de votre caractère ont un directeur comme elles ont un palefrenier, un secrétaire, un maître de musique ; avec cette différence que ceux-ci sont beaucoup mieux traités que l'autre, par une femme jeune et entraînée par le tourbillon des plaisirs. Tant que vous êtes restée en place, vous n'avez pas fait plus d'attention à moi qu'au dernier de vos laquais ; j'ai été rebuté, écarté, presque dédaigné ; et à présent que la fortune vous tourne le dos, vous vous avisez de me demander des conseils ; vous conviendrez que vous vous y prenez un peu tard : que ne vous adressez-vous, madame, au jeune comte de....., ou au galant abbé de...... Le régiment dont vous avez gratifié les soins que vous a rendus ce brave militaire, et l'abbaye dont vous avez récompensé les intéressans services du vigoureux abbé, sont des titres qui vous assurent de leur amitié, et vous avez les plus grands droits à leur reconnoissance. Vous ne devez, madame, être embarrassée que sur le choix de vos conseillers et de vos amis ; tant de gens vous ont obligation. Gens de guerre, gens de robe, gens d'église, gens d'affaires, gens de lettres, vous avez versé vos bienfaits sur toutes les



classes. Vous avez dispensé toutes les graces, tous les honneurs ; vous avez fait une foule d'heureux ; vous devez donc avoir une foule de créatures, qui, dans la crise où vous vous trouvez, ne manqueront pas de vous donner de bons conseils.

Madame de Polignac. Je vous entends, M. l'abbé, vous me reprochez très-intelligiblement de ne vous avoir pas fait donner un bénéfice. Mais que ne parliez-vous ? pouvois-je deviner votre intention ? Vous me paraissiez un homme tout en Dieu. Votre air d'anachorete, vos cheveux plats, votre mine sans prétention, tous ces dehors m'ont trompée. Pouvois-je imaginer qu'ils cachoient une ame ambitieuse ! Vous êtes un bien pauvre homme. Il falloit faire comme les autres ; au lieu d'affecter la morgue d'un censeur ; au lieu d'effaroucher les amours par l'austérité de votre maintien, et de troubler par la sévérité de votre morale, les plaisirs d'autrui, il falloit les goûter vous-même ; il falloit être de votre siecle, M. l'abbé ; vous introduire à nos petits soupers ; alors on auroit pu faire quelque chose pour vous ; on vous auroit formé peut-être, et vous auriez eu part au gâteau. N'accusez donc que vous-même de l'oubli dans lequel on vous a laissé, et souvenez-vous, mon cher confesseur, que faute de parler, on meurt sans confession. Allons, l'abbé, sans rancune ; tout n'est peut-être pas perdu, et je brûle de réparer mes torts à votre égard ; unissez-vous de bonne grace à ces Messieurs, et aidez-moi tous trois de vos lumieres et de vos conseils.

Le médecin Anglois. Madame, en qualité d'Anglois, je vous parlerai avec franchise, mais sans y mettre de la dureté comme votre saint homme de directeur. Laissons le fiel aux gens de sa robe. Il est des vérités qui, d'elles-mêmes, sont assez dures, sans qu'il soit besoin d'y ajoûter le persiflage et le sarcasme.

Vous avez fait, madame, de grandes fautes, pour parler en termes doux. Peut-être vos erreurs viennent-elles moins de votre morale que de votre physique. Un peu plus de soin de votre santé, peut-être eût empêché votre raison de s'égarer.

Mens sana in corpore sano.

Oui, madame, un régime plus doux dans votre maniere de vivre, auroit calmé la fougue de vos passions ; plus de modération dans vos desirs, vous auroit procuré plus de tranquillité dans vos jouissances ; et moins d'emportement dans la recherche ingénieuse des voluptés de tout genre, eût rendu vos plaisirs plus purs et plus durables. Vous avez mal appris, ou vous avez oublié les leçons d'Epicure. Vous voyez les suites funestes de vos erreurs.

Placée dans un poste éminent, exposée de bonne heure à toutes les séductions de la cour, après vous être laissé corrompre, vous avez corrompu à votre tour, et votre influence sur les esprits et sur les cœurs, a produit les plus grands désordres, pour ne pas dire plus. Vous avez causé les malheurs de tout un peuple, sans avoir réussi à vous rendre heureuse vous-même ; car à quel point les desirs effrénés d'une femme ambitieuse peuvent-ils s'arrêter? Mais le mal est fait ; et, pour vous dire la

triste vérité, je crois qu'il ne vous est pas plus possible de vous dissimuler à vous-même les funestes conséquences de vos erreurs, que de réparer les terribles effets de vos désordres. Cela posé, je pense, madame, que le point auquel on doit s'arrêter, est de chercher les moyens qui puissent à l'avenir vous empêcher de retomber dans de nouveaux écarts.

Le Confesseur. Vous avez raison, M. le docteur; mais malheureusement il n'y a pas dans ce pays-ci, comme à Paris, un hôpital de Petites-Maisons, où l'on pourroit administrer à madame les seuls remedes qui lui conviennent.

Mad. de Polignac. Eh! de grace, M. l'abbé, épargnez-moi; vous êtes sans pitié.

Le Médecin Anglois. Il est comme tous ses confreres. La dureté est chez eux une grace d'état.

Le Confesseur. M. le docteur, mon avis est moins sévere que vous ne pensez; et soyez sûr que les Parisiens n'auroient pas été aussi doux que moi envers madame, et qu'ils ne l'auroient pas tenue quitte à si bon marché. Ce sont de terribles gens que ces Parisiens; ils ont un réverbere aussi fatal aux aristocrates, que la bastille qu'ils démolissent l'a été aux malheureuses victimes du despotisme.

Mad. de Polignac. Vous êtes un homme abominable, M. l'abbé.

Le Médecin Anglois. En effet, Monsieur, vous abusez des circonstances; il y a de la lâcheté à battre une personne à terre.

Le Baron Suisse. Ma foi, l'abbé profite de ses avantages, et je ne vois pas qu'il ait

tant de tort. Car enfin, sans parler de la conduite de Madame, en général, celle qu'elle a tenue avec lui est bien condamnable ; quand une personne de la trempe de Madame de Polignac fait tant que d'avoir un confesseur, un tel personnage est-il fait pour être oublié ainsi ; fi ; ce n'est pas dans l'ordre ; au bout du compte, chacun vaut son prix, et le directeur d'une jolie femme, mérite bien autant de considération que son maître de danse.

Mad. de Polignac. Laissez ces plaisanteries, M. le Baron, les gens de votre pays ne brillent point dans ce genre, et les vôtres sentent un peu le terroir. Achevez ce que vous voulez me dire, M. le docteur.

Le Médecin Anglois. On ne commande aux passions de l'ame qu'en maîtrisant les habitudes du corps ; et c'est de leur parfaite harmonie que dépend toute la force de ces deux substances qui constituent l'homme. L'ame n'a de vigueur qu'autant que le corps se porte bien. Ce principe établi, je conclus qu'avant de chercher à guérir votre esprit, il faut s'occuper de rétablir votre santé. L'ambition donnoit trop de travail à votre imagination ; il faut la laisser reposer ; l'instant est favorable pour cela. L'abus des plaisirs énervoit vos forces physiques et morales ; il faut vous donner quelque relâche. Votre tête remplie de chimere, a besoin de se rasseoir. Il faut rétablir chez vous la circulation ; rappeller le sommeil ; faire renaître la tranquillité et la joie ; mener une vie simple, frugale et innocente ; alors le calme des sens et la paix du cœur viendront achever votre guérison. Il faut

vous préparer par quelques bains, et prendre quelques breuvages doux. Les calmants, Madame, conviennent fort à vôtre état, et il faut absolument observer un régime sévere.

Le Confesseur. C'est parler à merveille. Les calmans ; oui, Madame, ce sont des calmans qu'il vous faut. M. le docteur a raison, et je suis surpris qu'il ne vous ait pas ordonné quelques doses de nénufar pour tempérer les ardeurs . . . .

Mad. de Polignac. Taisez-vous, insolent ; il ne vous convient point d'attaquer la pureté de mes mœurs. Vous ne devez ni ne pouvez rien insinuer contre moi ; car quoique vous soyez mon confesseur, je ne vous ai jamais rien dit sur cet article ; et c'est parler comme un sot que de parler sans savoir.

Le Baron Suisse. Doucement, Madame, doucement ; M. le docteur vous défend de vous échauffer : permettez-moi de vous demander la parole à mon tour. Les discours de ces deux Messieurs ne concluent rien. M. l'abbé s'obstine à vous dire des injures, quand vous lui demandez des conseils ; et M. le docteur a la prétention de guérir en même-temps votre physique et votre morale, qui sont, selon moi, l'un et l'autre inguérissables. Vous avez besoin d'un conseil sage : écoutez-moi, Madame, je vais vous parler en ami ; vous êtes détestée, expatriée, en horreur à toute la France ; l'indignation des peuples qui vous a forcée de quitter votre pays, vous suivra dans tous les autres : je ne vois point d'asyle pour vous dans l'Europe ; il ne vous reste qu'un parti à prendre ; c'est de passer chez les Turcs, et de prendre le Turban.

475

Mad. de Polignac. Quoi ! Monsieur, vous osez . . . .

Le Baron Suisse. Vous êtes assez jolie, Madame ; vous pouvez encore figurer au Sérail de quelque gros marchand de Smirne ; et je ne doute pas que les amoureux Musulmans, soit en vous achetant, soit en vous vendant, ne vous mettent à un prix fort honnête.

Mad. de Polignac. Vous me faites frissonner. Quelle horreur ! Moi vendue . . . .

Le Baron Suisse. Ah ! pourquoi pas ? n'avez-vous pas vous-même, lorsque vous étiez en crédit, trafiqué de la liberté d'une foule d'individus qui ne vous avoient fait aucun mal ? Ne vous êtes vous pas enrichie par l'infâme commerce des lettres-de-cachet ? Vous avez vendu tant d'honnêtes gens, qu'on peut bien, sans injustice, vous vendre à votre tour. Il en résultera un bien pour la société, et pour vous-même, Madame ; vous n'avez jamais rien valu ; vous avez nui au commerce de l'Europe, et vous pouvez servir à celui de l'Asie ; vous pouvez devenir, en raison de vos talens et de vos charmes, un objet de spéculation pour les marchands Turcs ; qui sait si, par ce moyen, vous ne recouvrerez pas quelque jour votre premiere grandeur, en passant de Sérail en Sérail, jusqu'à celui de sa Hautesse ? vous serez l'ornement de la sublime Porte. Voilà, Madame, foi de Baron Suisse, le meilleur conseil qu'on puisse vous donner ; profitez-en ; et Mahomet vous conduise !

F I N.